

de continuité) commencent la longue énumération de nos maladies terminée par ces lésions vitales, qui consistent dans le dérangement de ces propriétés et de ces fonctions, d'un ordre tellement élevé qu'on les a regardées comme au-dessus des puissances de la matière. A la tête du tableau se trouvent les plaies; il finit par les aliénations mentales.

Loin de nous toutefois la prétention ridicule d'avoir mis la dernière main à l'édifice que nous nous sommes proposé de construire : notre classification des maladies, inattaquable sous le rapport des bases et des principes fondamentaux, est susceptible de plusieurs objections et d'une infinité de critiques de détail; elle présente plusieurs défauts susceptibles d'être rectifiés, sans que ces corrections partielles, nous osons le croire, nuisent à la solidité de l'ensemble. Quoique les zoologistes aient distingué les animaux en animaux à sang rouge et en animaux à sang blanc, les premiers en animaux à sang chaud et en animaux à sang froid, etc.; que l'illustre de Jussieu ait prouvé que toutes les plantes peuvent être rangées sous trois divisions caractérisées par l'absence, la présence et le nombre de leurs cotylédons, ces divisions générales demeurant inébranlables et comme intactes, les zoologistes et les botanistes n'en font pas moins tous les jours des corrections à leurs méthodes; et à mesure que les sciences naturelles s'illustrent par de nouveaux progrès, on les voit

transporter une espèce d'animaux ou de plantes d'un genre dans un autre genre, souvent voisin et quelquefois éloigné; d'autres fois un genre cesse d'appartenir à l'ordre dont il faisoit partie pour passer dans un ordre différent: pourquoi reprocheroit-on ces vacillations aux méthodes nosologiques? Il est même peu probable que l'on puisse jamais atteindre, en médecine, au degré de perfection où les efforts successifs des naturalistes ont porté leurs méthodes. L'être morbifique ou la maladie se dérobe trop souvent à l'esprit de l'observateur, et lui échappe par son peu de durée, l'incertitude de ses causes et l'obscurité de sa nature; et si l'on doit imiter en médecine la marche suivie dans les autres parties des sciences naturelles, il ne faut pas se flatter d'arriver de sitôt à leur niveau; ce sera l'ouvrage de plusieurs siècles; un seul est à peine écoulé depuis que les médecins ont senti le besoin de s'aider du secours des méthodes, et de profiter en ce genre de l'exemple que leur offroient les botanistes. Sydenham, Baglivi, Gorter, Boërhaave, en avoient indiqué l'utilité et fait pressentir les avantages, lorsqu'un médecin françois, Sauvages, exécuta ce dessein. Quelque imparfaite que fût cette première tentative, elle a suffi pour rendre immortel le nom de son auteur. Depuis lui, un grand nombre de médecins ont essayé de perfectionner les méthodes nosologiques: Linnée, Cullen, Sagar, Vogel, Selle, Pinel, et plusieurs autres, ont distribué

les maladies en classes, ordres, genres et espèces; mais tous ces auteurs, nés dans un siècle et vivant à une époque où la séparation de la médecine et de la chirurgie étoit entière, où des préjugés ridicules subsistant dans toute leur force avoient élevé, entre les médecins et les chirurgiens, d'outrageantes barrières, ont négligé l'étude des maladies, dont l'usage attribuoit à ceux-ci le traitement et la connoissance. Aussi ont-ils complètement échoué dans leur classification. Selle, dans un essai de classification générale des maladies, où les pyrexies sont distribuées suivant une excellente méthode, termine par les maladies organiques: « Cette classe, dit-il, comprend non-seulement les maladies externes, mais aussi les vices organiques internes; toutes les maladies externes n'y doivent pas être rangées, mais seulement celles qui se traitent par des secours mécaniques: c'est ce qui fait le caractère essentiel de cette classe de maladies. » *Hæc classis non solum morbos externos, sed etiam vitia organica interna comprehendit. Non omnes morbi autem externi hic pertinent, sed ii tantum hic recensendi sunt, quibus auxilio mechanico medetur. In hoc enim indicante character essentialis hujus ordinis situs est.* Selle, *Rudimenta pyrethologiæ methodicæ. Amstelodami, 1797, p. 382.* Notre illustre Pinel, sentant que les maladies, dites chirurgicales, étoient le côté faible de toutes les nosologies, s'est abstenu de les comprendre dans la sienne, laissant, dit-il, aux

chirurgiens le soin de les classer. Si cet excellent esprit ne se fût laissé dominer par un préjugé vulgaire, il eût bientôt senti que rien n'étoit moins philosophique, et surtout moins conforme aux principes admis dans les sciences naturelles, à la hauteur desquelles il se proposoit d'élever la médecine sous le rapport des méthodes. Aussi son ouvrage, supérieur à celui de Selle sous le rapport des pyrexies (fièvres inflammatoires, hémorragies), réunit-il, dans la classe des névroses, et surtout dans celle des maladies d'abord nommées lymphatiques, puis enfin organiques, une foule d'objets disparates.

Que faisoient cependant les chirurgiens auxquels les médecins vouloient bien abandonner un certain nombre de maladies, en leur laissant le soin de les classer? Ces maladies furent d'abord peu nombreuses à l'époque de ténèbres et d'ignorance où le partage de l'art fut consommé; les ecclésiastiques n'abandonnèrent aux laïques que les maux où l'effusion du sang est nécessaire à la guérison; et pour réduire le nombre des maladies qui, à ce titre, leur eussent échappé, proscrivant les opérations, ils réduisirent presque entièrement la chirurgie à l'usage des onguens et des emplâtres. Après l'époque de la restauration de notre art, la force des choses agrandit de siècle en siècle le domaine de la chirurgie. Les Facultés de médecine combattirent long-temps ces empiétemens progressifs; celle de Paris surtout

défendit le terrain *pied à pied*, et s'opposa de toutes ses forces à l'envahissement. Elle vouloit réduire les chirurgiens à la réunion de ce qui est divisé, à la division de ce qui est uni, et à l'extraction des corps étrangers, suivant la distribution établie par Gourmelin, ancien membre de cette Faculté, connu par ses querelles avec Ambroise Paré. (Voyez *Statuta Facultatis; appendix ad reformationem, art. 10. 1600.*) Les médecins partagèrent en cinq divisions les maladies dont ils abandonnoient la connoissance aux chirurgiens. Ce système, auquel Frabrice d'Aquapendente donna le nom de *Pentateuque*, bientôt n'en embrassa plus la totalité. En effet, outre les tumeurs, les plaies, les ulcères, les fractures et les luxations, il étoit une foule de maladies dont l'usage, ce tyran bizarre, avoit successivement attribué la connoissance aux chirurgiens; alors, tout en conservant le *pentateuque* chirurgical, ils imaginèrent de décrire les maladies qu'ils ne pouvoient y rapporter en suivant l'ordre dans lequel les anciens décrivoient les maladies, à *capite ad calcem*. Cet ordre, qu'il leur plaisoit d'appeler anatomique, étoit purement topographique: celui qui le suit, classe et décrit les maladies d'après les lieux ou régions du corps qu'elles occupent. Quelque vicieuse que soit une telle méthode, il eût peut-être mieux valu la suivre exclusivement, qu'y joindre la classification incomplète connue sous le nom de *Pentateuque chirurgical*: un plan aussi défectueux

oblige celui qui l'adopte aux plus fatigantes répétitions. Il a décrit les tumeurs dont les diverses parties du corps peuvent devenir le siège; telles seroient les loupes et les abcès. Or, en traitant des maladies de la tête, du cou, de la poitrine, de l'abdomen et des membres, il ne manquera pas de redire ce qu'il a déjà amplement exposé sur les abcès et les loupes, en faisant l'histoire des tumeurs: je choisis un exemple entre mille. Ces répétitions entraînent le double inconvénient de prolonger l'étude de la science sans utilité, mais non pas sans ennui, et d'y introduire la confusion la plus grande. On pourroit, ce me semble, comparer les auteurs qui tombent dans ce défaut à des géographes qui, se proposant de lever la carte d'un pays, ne se contenteroient pas d'y inscrire une seule fois les villes, les montagnes et les objets les plus frappans, mais les y rapporteroient autant de fois qu'il y auroit de points de vue d'où ils pourroient les apercevoir.

D'ailleurs, qu'ont de commun les tumeurs rassemblées dans la même classe? Que diroit-on d'un naturaliste qui, voulant classer les divers corps existant sur le globe, comprendroit sous la même division tous ceux qui font saillie à sa surface, et réuniroit, par le rapprochement le plus bizarre, les arbres, les montagnes et les édifices? Celui qui rassemble dans le même cadre un abcès, un anévrisme et une tumeur cancéreuse, ne rapproche pas des parties moins hétérogènes. Ces ma-

ladies, essentiellement différentes, n'ont rien d'analogue que le gonflement de la partie où elles existent; du reste, leur nature n'est pas seulement diverse, mais opposée: le traitement qui convient à l'abcès seroit mortel, appliqué à l'anévrisme.

Cette méthode symptomatique est aussi défectueuse que la précédente, et j'aurois autant suivre l'ordre alphabétique: il ne rapprocheroit pas des maladies d'un caractère plus opposé; et, pour ne point abandonner l'exemple cité plus haut, l'abcès y seroit voisin de l'anévrisme.

Les tumeurs réunies d'après la considération peu importante de cet unique symptôme, se divisoient en celles formées par le sang dans ses grands ou dans ses petits vaisseaux, par la partie rouge du sang et par sa partie *blanche* ou *lymphatique*. Le cancer étoit rangé parmi ces dernières, etc. etc.

Tels étoient les principes admis en pathologie chirurgicale, dans le temps où je me livrois à cette étude; et je me suis souvent étonné de trouver à côté des préceptes les plus judicieux sur les procédés opératoires, les idées les plus fausses sur la véritable théorie des maladies. A cette attention exclusive apportée à la partie mécanique de l'art, il n'étoit pas difficile de reconnoître les dernières traces de son union avec la barbarie:

Hodieque manent vestigia ruris.

HORAT.

Tous les efforts récemment tentés pour arriver

à une meilleure classification des maladies, dites chirurgicales, n'ont eu que des résultats misérables; chacun partant d'un principe évidemment faux, et séparant ce qui de soi est indivisible, ne peut arriver qu'à des conséquences également viciieuses, et rien ne dédommageroit les bons esprits des dégoûts et de l'ennui qu'entraîne la lecture de tous ces réformateurs, si ce n'étoit le spectacle divertissant de leurs prétentions excessives. Celui-ci s'épuise en recherches étymologiques sur la différence qu'il y a entre plaies et blessures; celui-là, pour avoir décrit successivement les plaies de tous les organes à la suite de quelques généralités sur cet ordre de lésions, croit avoir changé la face de la science. Ne nous étonnons point qu'à la vue de tant d'efforts infructueux et d'essais ridicules, quelques esprits justes désespèrent des progrès de la science, et semblent ne reconnoître d'autre loi que la coutume.

Pour nous, qu'un hasard heureux dirigea vers l'étude de la médecine à une époque où l'esprit humain secouant ses chaînes est parvenu à en briser quelques anneaux, où toutes les traces d'une injuste distinction entre les médecins et les chirurgiens se trouvoient effacées; nous à qui il a été permis de suivre, non l'usage, mais la raison et la nature, nous croirons avoir rendu quelques services à la médecine en nous efforçant de réduire à leur juste valeur les limites arbitrairement posées entre les diverses parties de la

science que nous avons été chargés d'enseigner.

Forcés néanmoins, par l'état actuel de la médecine et de l'enseignement, à sacrifier aux idées reçues, nous avons suivi dans nos ouvrages et dans nos cours une méthode mixte dans laquelle, sans déroger pleinement aux principes incontestables que nous venons d'établir, et restant fidèles à la division fondamentale des maladies en lésions physiques, organiques et vitales, nous avons appliqué cette doctrine aux divers appareils organiques. Tout tissu, tout organe, tout système d'organe est susceptible de ces trois modes de lésions; rien n'est donc plus facile que d'appliquer nos principes généraux de nosologie aux maladies classées suivant les organes qu'elles affectent. Cette méthode vraiment anatomique nous offre l'avantage de concilier autant que possible les intérêts de la science, et les usages adoptés aujourd'hui dans son enseignement. L'emploi de cette méthode mixte ou combinée dans laquelle on trouve la double application de l'ordre systématique et de l'ordre anatomique, ou plutôt dans laquelle les bases fondamentales du système nosologique sont appliquées aux maladies qui affectent les divers appareils organiques, nous est impérieusement commandé par l'ordre actuel de l'enseignement: dans chaque organe, dans chaque appareil d'organes, nous devons successivement étudier d'abord les lésions physiques, puis les lésions organiques, et enfin, les lésions vitales dont l'usage attribue

plus particulièrement la connoissance à ce que l'on nomme si mal à propos la *pathologie interne*.

Les anciens paroissent avoir senti de bonne heure qu'il étoit avantageux de classer les maladies d'après la considération des parties affectées; mais en les décrivant suivant les régions du corps, suivant l'ordre des lieux, et par conséquent suivant une méthode purement topographique, ils confondoient de nouveau tous les objets. L'état d'imperfection de l'anatomie faisoit qu'il étoit difficile d'y trouver les bases d'une bonne classification. Les méthodes anatomiques étoient également vicieuses. On étudioit successivement l'anatomie du bas-ventre, de la poitrine, de la tête et des membres; au lieu de classer les organes d'après leurs analogies de structure et de fonctions, les anciens anatomistes n'avoient égard qu'à leur situation; les classifications des organes étoient, comme celles des maladies, purement topographiques. Aujourd'hui que tous les tissus, tous les organes, tous les systèmes, tous les appareils dont l'assemblage constitue la machine humaine sont parfaitement connus, et que l'analyse anatomique offre des résultats égaux en précision à ceux des sciences les plus exactes, il est peut-être difficile de trouver une meilleure base pour la classification des maladies, que la distinction des divers appareils organiques. Depuis long-temps les anatomistes étudient successivement et séparément les organes de la circulation, des sensations, des mou-

vemens; pourquoi les pathologistes n'ont-ils point adopté un ordre semblable? L'étude de la médecine seroit de beaucoup simplifiée, si toutes les sciences médicales suivoient une méthode analogue.

L'avantage d'une bonne méthode est de réunir tous les objets dont se compose une science, et de les disposer de manière qu'aucun n'étant omis, leur arrangement indique, au premier coup d'œil, la nature de leurs analogies. Or, ces rapports peuvent être de plusieurs espèces; le plus important, sans doute, est celui de situation, non dans la même région du corps, mais dans le même organe, ou dans le même système d'organes. Toutes les maladies d'un appareil organique nuisent de diverses manières aux fonctions de cet appareil; mais les causes se multipliant, l'effet n'en reste pas moins uniforme: c'est ainsi que plusieurs des nombreuses affections de la vessie et de l'urètre ont toutes cet effet commun, d'empêcher l'écoulement des urines, d'occasionner leur rétention. Comme c'est toujours à rétablir la fonction suspendue ou dérangée qu'il faut s'attacher dans le traitement d'une maladie, une classification ne sauroit avoir de meilleure base que la distinction des divers appareils auxquels l'exécution de la vie se trouve confiée.

Une telle méthode a des fondemens naturels, et ne présente rien d'arbitraire. Sans l'appliquer à la totalité des maladies, plusieurs nosologistes, le

BIBLIOTECA MUSEO METEOROLOGICO E FISICO DI TORINO

professeur Pinel; entre autres, en ont reconnu l'excellence, puisque après avoir établi les classes des fièvres, des phlegmasies et des hémorragies, ils rassemblent sous deux grandes divisions les maladies du système nerveux (névroses), et celles du système lymphatique. Les hémorragies ne sont que des affections du système circulatoire; c'est un symptôme dépendant de la blessure des vaisseaux, de quelque altération organique des tissus, ou d'une simple lésion de leurs propriétés vitales; d'où suit leur distinction en traumatiques, organiques, actives et passives. En dénommant ainsi la classe des maladies propres à ce système, comment y faire entrer les dilatations anévrismales du cœur et des artères; les varices veineuses, et les diverses altérations dont la contractilité du cœur est susceptible, altérations dans lesquelles le cours du sang se trouve dérangé sans qu'il y ait hémorragie?

Les fièvres doivent-elles être réunies dans la même classe? Leur rapprochement est fondé sur de si foibles motifs, qu'il est difficile de dire ce que ces maladies ont de commun, et quel nœud les rassemble. Celle-ci est continue, celle-là offre des accès distincts, tantôt se succédant sans intervalles (*remittente*), tantôt séparés par des intermittences plus ou moins durables. Si plusieurs débudent par des frissons, et si l'on y observe la succession régulière des trois périodes, du froid, de la chaleur et de la sueur, plusieurs aussi offrent, dès le

début, une chaleur continue et brûlante. La fièvre inflammatoire se termine par des sueurs ou des hémorragies; les fièvres bilieuses offrent également des évacuations critiques, tandis que l'absence des crises est un caractère des fièvres malignes, etc.

Le traitement de la fièvre inflammatoire est débilitant, celui de la bilieuse évacuant, celui de la fièvre adynamique ou putride fortifiant; les indications sont non-seulement différentes, mais contraires. Tant de différences essentielles justifieroient mieux leur séparation, que certains rapports peu importans n'établissent leur rapprochement. Ce qu'elles ont de commun est si douteux, que la fièvre est un terme abstrait et indéfinissable, même suivant l'aveu du plus grand nombre des médecins. Autant et mieux vaudroit peut-être rapporter chaque fièvre aux maladies du système dans lequel elle a principalement son siège; réunir aux maladies des organes de la circulation, la fièvre inflammatoire, évidemment dépendante de leur excitation; rapporter les fièvres bilieuses et muqueuses à celles des organes gastriques, les fièvres malignes ou ataxiques aux névroses, etc., ce seroit le seul moyen d'établir de véritables familles naturelles, bien préférables aux classifications arbitraires, et faire pour la médecine ce que les de Jussieu ont exécuté avec tant d'avantage pour l'étude de la botanique. (1)

(1) Lorsque nous émettions ces idées dans la première

Nous ferons donc l'application de notre doctrine aux maladies des divers appareils organiques, et considérerons successivement les lésions physiques, organiques et vitales de l'appareil sensitif, formé des organes des sens, des nerfs et du cerveau, de l'appareil locomoteur résultant de l'assemblage des muscles et des os, de l'appareil digestif aux maladies duquel appartiennent celles des voies urinaires qui en sont une dépendance, des appareils circulatoire, respiratoire, cellulaire et reproducteur.

Dans chaque appareil nous décrirons d'abord, et dans toute leur étendue, les lésions physiques, parce qu'on ne les trouve point décrites dans les livres de pathologie interne, et que jamais la médecine, proprement dite, ne les a revendiquées. Après en avoir donné une histoire détaillée, nous ferons connoître les lésions organiques et les lésions vitales, dont l'usage attribue plus particulièrement aux chirurgiens la curation et la connoissance. Les lésions physiques étant les plus simples, si l'on veut suivre la méthode analytique

édition de cet ouvrage (1805), nous étions loin de prévoir que dix ans plus tard elles seroient données comme nouvelles, et serviroient de fondement à des doctrines suivant lesquelles l'irritation fébrile ne diffère point essentiellement de l'irritation inflammatoire; en sorte que toutes les fièvres pourroient être rapportées à l'inflammation de quelque organe, et spécialement du système gastrique. Voyez les ouvrages de MM. Alibert, Broussais, etc.

et s'élever du simple au composé, c'est par elles que l'on doit commencer l'étude de la pathologie, afin que la connoissance de cette classe de dérangemens conduise à celle des autres altérations, et la rende plus facile.

Pour nous conformer à l'usage, nous n'avons pu nous dispenser de traiter en général des plaies et des ulcères. Leur histoire succède à celle de l'inflammation et de ses diverses terminaisons, au nombre desquelles se trouve la gangrène; en sorte que nous avons compris dans huit classes toutes les maladies que l'on regarde comme appartenant à la pathologie externe. Rien de plus facile que d'y rapporter toutes les maladies auxquelles le corps humain est sujet, même celles que l'on nomme générales, faute de les bien connoître. Ainsi que nous l'avons annoncé en traitant des sympathies dans un autre ouvrage, c'est par leur entremise qu'une affection locale, d'abord topique ou bornée, se propage et s'étend à tous les systèmes; car c'est ainsi que s'établit tout appareil morbifique: c'est toujours de l'affection isolée d'un organe ou d'un système d'organes que naissent, par voie d'*association*, les maladies qu'on nomme générales. (1)

La première classe, dans cet ouvrage, réunit dans deux ordres, plaies et ulcères, les maladies qui affectent tous les systèmes organiques. En

(1) Nouveaux Éléments de Physiologie, Tome I^{er}. *Prolegomènes*.